

Prisonnier du Temps

Depuis toujours, j'ai appris à compartimenter le temps. Que ce soit par souci de pragmatisme ou de simplicité, j'ai en fait vécu dans un monde où le temps est une sorte de voyage en train ; tiré inexorablement par la locomotive, un élément sur lequel il n'a aucun impact, tel le hasard, le voyageur avance lentement, certes, mais sûrement vers sa destination finale, son terminus. Bien qu'il puisse retourner au point de départ, il doit d'abord attendre que son premier périple s'achève. Bien des vies peuvent se résumer à un seul voyage, un aller-simple, malgré nous parfois ... Le voyage se déroule dans le temps, il a un début et une fin. Il en va de même de l'existence : elle a un début, la naissance, un déroulement, la vie, et une fin, la mort. Du moins pensais-je ainsi, comme tout homme raisonnable ...

Mais si je vous disais que par une soirée d'hiver, alors qu'une nuit mordante se profilait, mes pas, censés me conduire jusque chez moi, m'amènèrent devant un spectacle qui devait plus tard révolutionner ma vision et ma compréhension du temps. Dans une petite rue aux maisons mitoyennes de style art-déco, un simple courant d'air changea, à lui seul, la donne à jamais. Ce qui est devenu *le* cliché dans le cinéma pour nous informer, nous les spectateurs, que telle venelle empruntée par le héros du film est en fait dangereuse, imprégna le lieu où je me trouvais. L'air, déjà froid, devint glacial. Le tempérament doux du vent mua, atteignant une violence que je ne lui avais jamais connue, comme si, réveillé d'un long sommeil, c'était moi l'élément perturbateur qui venait de le sortir d'une bienheureuse torpeur. La faible lumière, que mes yeux avaient accentuée, diminua encore. Le noir le plus sombre, d'une obscurité sans pareille, m'aspira tout entier... Et je me retrouvai tout à coup dans une autre rue d'un autre temps, presque d'un autre monde. Les seuls éléments semblables dans cet événement incroyable n'étaient pas le fait d'une époque, d'un siècle particulier. Il faisait nuit noire, suffisamment froid pour m'empêcher de transpirer, malgré la terreur qui m'habitait à cet instant, et le vent, soudain apaisé, s'était endormi, préférant sa torpeur au minime repas que je devais lui offrir : un corps maigrichon, effrayé par des événements sur lesquels il n'a ni contrôle, ni compréhension, un homme qui perd, non seulement le nord – je ne savais plus où je me trouvais – mais aussi son identité – je ne savais plus qui j'étais, ma peur paralysant ma pensée –, j'étais devenu une épave. Je m'effondrai...

Je me réveillai au lever du jour au son des invectives de vieux gardes armés de hallebardes qui s'exprimaient dans une langue proche du français – je compris plus tard qu'ils parlaient en fait un vague patois de nos régions, mais certainement pas notre bruxellois, ni notre wallon – m'enfonçant la hampe de ces armes de jadis dans le ventre pour me sortir d'une torpeur créée par le plus puissant des somnifères pour certains, l'origine d'inoubliables insomnies pour d'autres, plus couramment appelé la peur. Je ne comprenais toujours rien, mais je décidai de faire ce qu'ils me demandaient – ce qui fut difficile, étant donné que je n'avais aucune notion de français ancien, ou de tout autre parler du XVIème –, c'est-à-dire de tout simplement dégager le passage. Je ne m'aperçus que j'étais toujours à Bruxelles, mais à une autre époque, que vers la fin de la journée. J'avais longuement erré, cherchant à appréhender ce qui m'arrivait – ça ne pouvait être vrai – et aussi de quoi me nourrir – c'est fou ce que voyager dans le temps affame –, et j'avais finalement trouvé une échoppe où je pus aisément voler quelques pommes. Alors que je m'abreuvais à une pompe publique, je la vis, sublime. Elle

siégeait au centre de la ville, reine sans couronne mais sans pareille. Le soleil couchant la zébrait d'orange, une aura de religiosité l'entourait, une odeur d'encens s'en échappait. C'était la Cathédrale Saints-Michel-et-Gudule de Bruxelles. Je la voyais, avec ses remplages gothiques, sa façade dans un style qui devait sembler le comble de la modernité à l'époque. Un sentiment inouï de bonheur m'envahit : je n'étais pas si loin, tout cela ne devait être qu'un rêve, je n'avais plus qu'à profiter de ce qui m'entourait, dans l'attente sereine de mon réveil, dans mon lit douillet, dans un appartement chauffé que je partageais avec ma fiancée. Je n'étais plus qu'expectative de retour à la réalité et à la vie normale qui est la mienne. C'est ainsi, qu'ivre de joie, délivré de mes peurs et de mes tourments, la nuit me rejoignit. Comme la précédente, elle fut d'abord fraîche et obscure. Le vent se leva, doux mais annonçant l'approche de son cousin mordant d'hiver. Malgré ces signes qui ne trompent pas, ma joie d'être affranchi de l'incompréhension, de me savoir à l'abri de tout danger ne faiblit pas, et je ne me tromperais pas en assurant qu'elle redoubla même d'ardeur. Alors que je me promenais, décontracté et rêveur, l'événement de la nuit précédente se reproduisit. Un courant d'air prit le dessus sur les autres, éteignit lentement toute lumière et m'ensevelit sous de pesants nuages de profonde obscurité. L'esprit aussi embué que le corps, je traversai à nouveau le temps et me retrouvai tout à coup dans un Bruxelles illuminé et gaillard, faisant la fête même à cette heure tardive. Je m'effondrai, la peur se révélant être mon somnifère sans ordonnance.

Le réveil fut plus douloureux que la veille, sans doute parce que je commençais enfin à entrevoir ce qui m'arrivait, sans pour autant l'accepter de quelque façon que ce soit. J'avais cette fois eu la chance de ne pas m'évanouir en plein milieu de la rue, de sorte que personne n'avait été importuné par mon corps sale et altéré après deux nuits et un jour d'aventures « intratemporelles » – ou « intertemporelles », le choix du terme se révélant on ne peut plus difficile... Je me retrouvais entouré de plusieurs mendiants empestant l'alcool bon marché, dans une petite rue attenante au boulevard Anspach, tout juste achevé. Je le reconnus immédiatement bien qu'il fût pavé et non goudronné et flanqué de lampadaires à gaz et non électriques. Je voyais le Bruxelles clinquant du XIXème, capitale d'un pays fort et reconnu parmi les grandes puissances. Je voyais un passé brillant où, bien que le suffrage universel ne fût toujours pas d'actualité, la Belgique était considérée comme l'un des états les plus démocratiques d'Europe. Cette vision en troublerait plus d'un de nos jours, et j'eus du mal à croire qu'il y eut bien une époque, un jadis, où être belge n'était rien d'autre qu'une fierté. Je me levai et me baladai dans cette ville que je connaissais si bien, mon odeur chassant de mon chemin tous les bourgeois et gentilshommes qui partaient vaquer à leurs occupations et parfois même m'attirant quelques invectives. Je redécouvris la Bourse, propre et bondée, et les grandes habitations qui s'élevaient sur plusieurs étages le long de l'avenue. Bruxelles avait ce jour-là quelque chose d'unique par cette aura de propreté qui s'en dégagait. Aux alentours de midi, la faim m'attaqua violemment et continua son assaut sans répit, vague après vague, jusqu'à ce que, quelques heures plus tard, je pusse enfin trouver de quoi me nourrir auprès d'une organisation protestante, l'Armée du Salut. Peu à peu, alors que le soleil d'hiver déclinait, que les nuages commençaient à couvrir toute la voûte céleste de leur couleur de laine blanche, l'angoisse me rattrapa : j'avais passé la journée à flâner dans Bruxelles, une ville beaucoup plus belle au XIXème siècle qu'aujourd'hui, dans un pays qui se trouvait alors

à son apogée, tant militaire qu'économique. Tout à coup, je me rappelai à moi-même ; j'étais un homme du XXIème siècle et ma place n'était pas ici, quoique l'endroit me plût énormément. Ma fiancée me manquait, mon travail, mon « train-train quotidien », si critiqué de nos jours, me semblaient si loin ; la nostalgie me frappa avec toute la vigueur qu'elle avait emmagasinée les jours précédents, sans aucune forme de compassion. La peur vint avec et je me rendis compte qu'alors que la soirée avançait, je n'en savais pas plus qu'hier sur ce qui m'arrivait. Ma vie avait pris un tournant que je ne comprenais pas. Je m'installai sur le sol de la Grand Place, la tête tournée vers la tour de l'hôtel de ville déjà engluée dans l'obscurité de la nuit qui tombe, annonce effrayante que ma journée n'était pas terminée. Je sentais déjà le vent se lever alors que je voyais des calèches quitter lentement la place avec les derniers clients des quelques restaurants proches, m'avisant qu'une fois encore, je serais seul à vivre cette expérience – qui, quoique je la décrive assez poétiquement, est en réalité choquante au point d'en devenir douloureuse. La nuit me frappa avec la violence d'un tsunami – je me noyais littéralement dans le noir –, alors qu'étrangement, la lune était de sortie, du moins le crus-je un instant. En effet, dès que je baissai les yeux, je découvris que j'étais déjà devenu immigrant d'un autre temps, que j'entrais dans une nouvelle époque, que je ne pourrais vous décrire avec exactitude, tant elle est surprenante. Je ne me trouvais pas dans le passé, je le compris bien vite, mais parachuté dans l'avenir ; un avenir effrayant, qui ne ressemblait en rien, ni à *Star Wars*, ni à *Star Trek*, mais beaucoup plus à l'accomplissement d'une prophétie catastrophiste : j'étais entouré « d'aliens », de monstres bizarres, indescriptibles... Pour être honnête, je me pissai dessus tout en m'évanouissant.

Sortir du sommeil pour remarquer qu'on est observé par *quelque chose*, ce n'est pas une expérience que je conseille à qui que ce soit. Le réveil de ce troisième jour reste le pire que j'aie jamais connu. Une sorte de monstre, inqualifiable si ce n'est que l'on puisse dire qu'il était massif, gluant et multicolore, m'observait comme si j'étais du bétail. Il *créa* une main quelque part au niveau de ce qu'on appellerait son torse et commença à me caresser. Il faisait plein jour, mais il n'y avait pourtant aucun soleil à voir. J'étais convaincu d'être au-dehors ; pour autant, cette lumière diurne ne semblait avoir aucune origine. Le monstre émit un son que je pris pour un rot – lent d'esprit que j'étais, je n'identifiai pas immédiatement leur manière de communiquer – puis il me ferma de sa main « autocréée » les yeux avec force ; je me rendormis.

Je me réveillai plus tard – je ne peux être plus précis, j'avais déjà perdu toute notion concrète du temps –, alors qu'*ils* m'enfonçaient une sorte de masque sur la bouche et le nez. D'une matière assez souple et molle, l'objet était lui aussi multicolore, comme la peau de mes hôtes – j'appris plus tard qu'*ils* fabriquaient tous les ustensiles de leur vie courante à partir de leur épiderme – et il me permit de communiquer avec eux de manière très surprenante. En effet, toute parole que j'essayais de produire dans ma langue maternelle – le français, donc – était traduite par ce mystérieux appareil. Ils me firent par après avaler une sorte de pilule, elle aussi colorée comme un paon, qui, d'un son mat, me « déboucha » les oreilles – du moins est-ce ainsi que j'en ai ressenti les effets – et me permit de les comprendre. Lorsque je leur demandai s'il y avait d'autres humains par ici, ils m'annoncèrent avec tristesse – j'insiste, tant ça m'a surpris – qu'ils n'avaient pu arriver à temps pour les sauver. Tout occupé que j'étais à

les observer et à les écouter, j'en oubliais l'essentiel. Où étais-je ? Quand se déroulait cette rencontre ? Mon monde se résumait à *eux*... Bien que j'en prisse vite conscience, je ne pus poser les questions dont les réponses m'étaient devenues existentielles. Une sorte de blocage au plus profond de mon être m'empêchait de quémander à qui que ce soit des explications sur ce qui m'arrivait. J'avais conscience de ma vie passée et des deux derniers jours, mais j'étais dans l'incapacité d'en parler... Je ne pouvais interroger les êtres que je rencontrais que sur leur propre présent. Ma vie était devenue inexprimable – littéralement. C'est alors que je compris que cette cascade d'événements qui me tombaient dessus pouvait avoir un sens plus profond. Je me suis longuement tourmenté plus tard sur le sens de ce changement radical dans ma vie et je ne l'ai jamais compris. Ma seule certitude est que ce n'est pas par hasard. Que ma vie s'est transformée du tout au tout pour une raison bien précise et que ce n'a pas été le fait d'un humain... mais bien d'une force surnaturelle, qui m'est encore et toujours inconnue.

Ma vie peut se résumer ainsi : j'ai eu droit à une trentaine d'années normales, durant lesquelles je me suis amusé mais aussi construit. Mon adolescence, moyenne en tout, s'est trouvée recolorée lorsque j'eus enfin achevé mes études de droit. Premier de ma promotion, j'ai commencé une brillante carrière d'avocat, notamment en défendant la veuve et l'orphelin et en mettant mes honoraires au rabais. D'éducation protestante, j'ai été, si on ne peut dire un pieux pratiquant, du moins un croyant honnête. Mais un jour, ma vie a pris un tournant qu'aucune autre n'a jamais connu – à ma connaissance seulement, mais je fais cela depuis déjà plus de deux cents ans maintenant –, de sorte que tous les jours, depuis donc deux siècles, je débarque, tel un boulet de canon, dans un autre jour, dans un autre temps. Certaines fois, je suis seulement quelques jours plus tôt ou plus tard, mais à d'autres moments, je fais des sauts de plusieurs millions d'années. Tout ce que je ramasse et mets de côté, je peux le garder. Je dois prendre soin de mon corps, de mon apparence mais, pour le reste, je suis immortel. Je suis soumis, comme tout homme, aux divers besoins que notre espèce connaît, c'est-à-dire que je ressens la faim, la soif, la fatigue et le désir sexuel. Au cours des siècles, j'ai appris à mieux m'organiser et à bien connaître la région où je me trouve : en effet, malgré un changement quotidien d'époque, je reste toujours aux mêmes coordonnées géographiques que la veille.

Mon errance semble sans fin... Je suis plusieurs fois retourné au XXIème siècle, mais jamais à une époque suffisamment proche de ma vie d'antan. J'ai décidé, puisque je suis désormais dans l'impossibilité de raconter mes malheurs à qui que ce soit, du moins par voie orale, d'écrire ce court compte-rendu explicatif de ma vie, en essayant de l'agrémenter tel un roman ou une nouvelle. J'ai plusieurs fois voulu livrer à l'humanité mon œuvre entière, plusieurs longs journaux personnels dans lesquels je raconte mes rencontres et mes aventures, mais ils me semblaient si intimes, si dépourvus de style, qu'ils n'étaient pas dignes d'être lus. Ils sont devenus au fil du temps ma catharsis, le lieu où je me vide de mes frustrations et peines. J'ai connu maintes époques mais jamais je n'ai retrouvé le bonheur que je possédais au XXIème siècle avec ma jeune fiancée, ce monde simple où je vivais heureux et où tous mes projets, même les plus fous, semblaient réalisables. Quand on vous enlève le droit de modeler votre avenir, même en vous offrant la vie éternelle, refusez ! Le monde nous offre la possibilité d'avoir une existence pleine de satisfactions et de petites joies qui vaut bien plus qu'une sans

fin. On pourrait décrire ainsi ma vie : elle a soit une infinité de fins et de débuts, soit aucune fin et un début. Mais la première version est plus correcte, car chaque fin de journée est le début d'une autre, entièrement différente, qui ne fait pas partie de ce voyage en train dont je vous parlais plus tôt. Je n'avance plus inéluctablement vers l'avenir, non, je vis à travers le temps, sautant d'époque à époque, connaissant passé, avenir et temps présent à quelques jours d'intervalle. Cela peut sembler magique aux oreilles naïves mais, ne pouvoir ni bâtir sa vie sur le long terme, ni même entretenir la moindre relation humaine a quelque chose d'extrêmement frustrant. Le temps nous soumet tous à son inexorabilité, mais personne d'autre que moi n'en est le prisonnier.